Al-Andalus : entre mythe et histoire

« À chaque fois que des communautés confessionnelles différentes ont cohabité, il y a eu des échanges, il y a eu une diffusion des connaissances

Entretien avec Jamal Ahbab

Historien, Jamal Ahbab est chargé de formation et de recherche à l'École Pratique des Hautes Études - Institut européen en Sciences des religions (PSL) et chargé d'enseignement à l'Université de Paris-Est-Créteil (UPEC). Il travaille sur l'enseignement des faits religieux et s'intéresse plus spécifiquement aux problématiques liées à l'enseignement scolaire de l'histoire de l'Islam.

Qu'appelle-t-on Al-Andalus ?

Ce qui est intéressant, c'est qu'« Al-Andalus » est un terme qui apparaît pour la première fois sur un dinar, c'est-à-dire une monnaie d'or qui date, si mes souvenirs sont bons, de 716 de l'ère chrétienne, de l'ère commune. L'intérêt de ce dinar, c'est qu'il est rédigé en deux langues, en arabe et en latin, et face à Andalus, on a « Lisbania, Hispania », l'Espagne. Il faut bien entendu comprendre qu'Al-Andalus correspond en fait à la partie de la péninsule ibérique sous domination musulmane, y compris le Portugal.

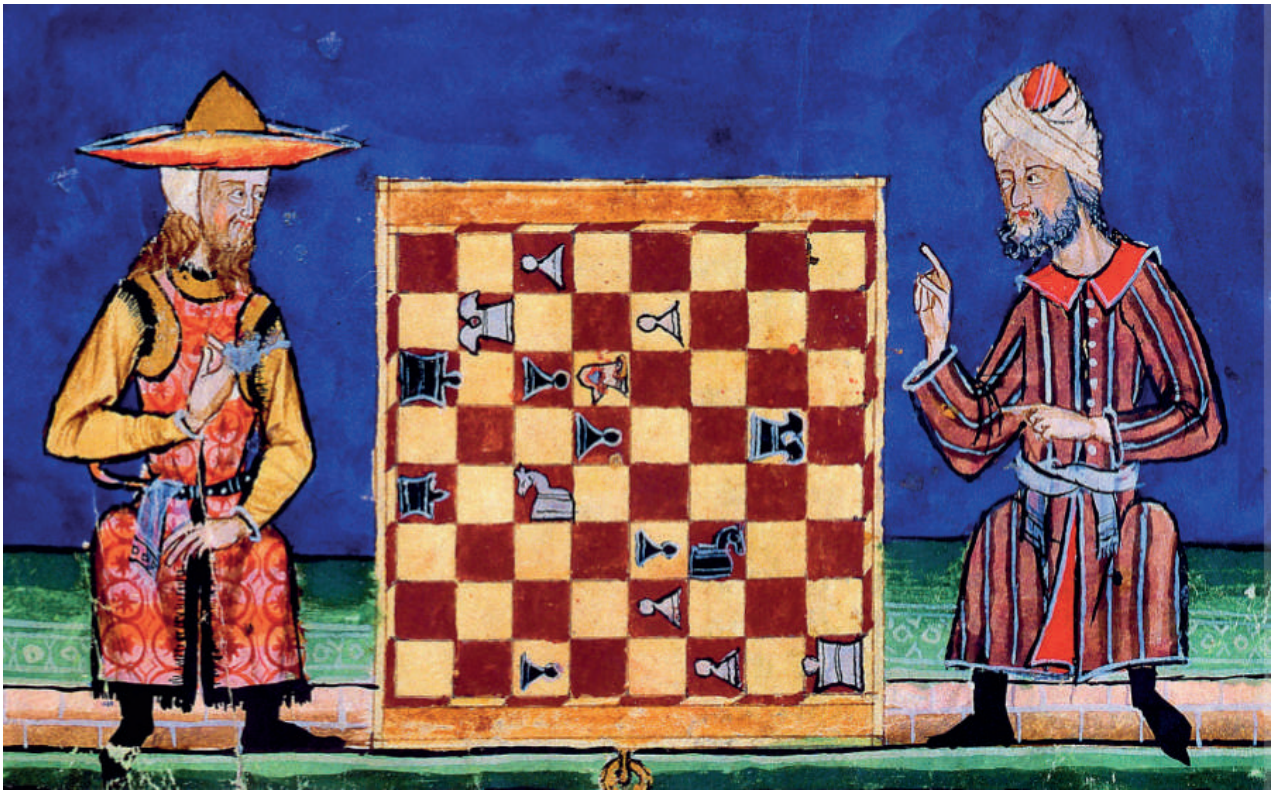
La conquête d'Al-Andalus commence en 711 lorsque les troupes de Moussa Ibn Noçaïr, qui sont commandées par un général berbère qui s'appelle Tariq ibn Ziyad, franchissent le détroit de Gibraltar. Gibraltar, c'est en fait une corruption de l'arabe « jabal tariq », la montagne de Tariq, qui est le lieu sur lequel accostent les conquérants arabes lorsqu'ils mettent le pied dans la péninsule ibérique.

À partir de 711, la conquête va être extrêmement rapide au regard de ce qu'a été la conquête du Maghreb, étant donné qu'il a fallu à peu près cinquante ans aux troupes arabes et musulmanes pour pacifier le Maghreb, et encore, celui-ci sera traversé par de nombreuses révoltes des populations berbères qui y vivent.

Ce qu'il faut savoir concernant cette conquête, c'est qu'elle est faite au nom de l'islam mais qu'elle n'est pas faite par des musulmans. Les populations qui y participent sont la plupart du temps motivées par du butin. Elles sont évidemment dirigées par une aristocratie d'origine arabe, des Berbères qui sont islamisés ou pas, mais aussi des populations qui sont animistes, païennes, originaires d'Afrique.

Lorsque, en 750, les Abbassides prennent le pouvoir à Damas, où règnent les Omeyyades, Abd al-Rahman ad-dāhil (ad-dāhil signifie « l'immigré, celui qui entre ») est l'un des seuls membres de la dynastie omeyyade à échapper au massacre de sa famille perpétré par la les Abbassides. Il s'enfuit et parvient à dominer cet espace andalou à partir de 756 de l'ère commune. Il fonde ce qu'on appelle un émirat, de l'arabe « amīr » qui signifie « le prince », donc une principauté, parce qu'à l'époque, il y a une pudeur chez les souverains musulmans à rompre l'unité dans la « oumma », c'est-à-dire la communauté de l'ensemble des musulmans.

Ces pudeurs vont tomber à partir du moment où se constitue, à partir de 909, à Kairouan, un califat fatimide qui va très rapidement se rendre maître de l'Égypte. On va donc se retrouver avec une situation, au début du Xe siècle, où on a trois califats rivaux qui vont dominer l'ensemble du monde musulman. Cela correspond à un choc. Pour nous, c'est simplement une rupture politique, en sachant que pour les musulmans, il n'y a qu'un seul calife légitime. Ceci va être considéré comme une situation problématique. Ces trois califats obéissent à des logiques rivales : on a deux califats sunnites et le califat



fatimide qui, lui, se réclame du chiisme ismaélien, c'est-à-dire la branche septimaine, le septième descendant d'Ali.

Pour en revenir à Al-Andalus, l'espace qui nous intéresse, Abd al-Rahman inaugure une dynastie califale qui va être très brève puisque son petit-fils, Al-Hakam, va être un souverain qui va être contesté et qui va devoir laisser son pouvoir à une sorte de maire du Palais. Celui-ci sera surnommé Al-Mansûr (« Le Victorieux ») et mènera de nombreux raids, dans le nord de la péninsule, contre les chrétiens, contre notamment Saint-Jacques-de-Compostelle qu'il finira par piller, ce qui sera un grand traumatisme dans le monde chrétien de l'époque.

Les descendants d'Al-Mansûr ne sont pas aussi brillants que leur aïeul et vont très rapidement perdre le pouvoir. Vous allez avoir des principautés qui vont se créer à partir de ce moment-là et qui vont contester son pouvoir. C'est ce qu'on appelle la période des taïfas. Celle-ci est inaugurée en 1031, à partir du moment où il n'y a plus de descendant omeyyade.

Les taïfas vont perdre pied face aux chrétiens du Nord qui commencent une offensive à partir du XI^{e} siècle. Ce qui est intéressant, c'est que le XI^{e} siècle correspond également à l'offensive chrétienne de l'autre côté de la Méditerranée, puisque les croisades sont à peu près contemporaines, mais il y a également la conquête normande de la Sicile qui se fait à la même époque.

Pour éviter d'être débordées, les taïfas vont faire appel à une dynastie berbère qui s'appelle la dynastie des Almoravides, les gens du ribat. Ce sont des gens qui sont originaires du sud du Maroc. On les appelle les Mourabitounes. Ils sont adeptes du malikisme, c'est-à-dire d'une école juridique de l'islam particulièrement rigoriste qui laisse toutefois la place à la pratique de certaines coutumes, y compris le culte des saints, et qui ont pour particularité de se retrancher dans des monuments qu'on appelle des ribats pour se réarmer à la fois moralement et physiquement, puisqu'ils y apprennent l'art de la guerre.

Ces Mourabitounes réussissent à unifier à la fois le Maghreb extrême, ce qui correspond

grosso modo au territoire du Maroc, et Al-Andalus. Ces derniers vont remporter un certain nombre de victoires face aux royaumes chrétiens, puis vont perdre pied face à l'offensive chrétienne du Nord, jusqu'à être remplacés par de nouvelles taïfas, puis vont être débordés par une autre dynastie qui, elle, est la dynastie des Almohades, de l'arabe « al-Muwahhidun », c'est-à-dire des partisans du tawhid, de l'unicité divine.

Cette dynastie a ceci de particulier qu'elle emprunte à la fois au sunnisme, au chiisme et au troisième grand courant de l'islam qui est le kharidjisme. Pour le Mahdi, c'est-à-dire celui qui est censé accomplir la volonté divine, restaurer Allah avant la fin des temps, qui s'appelle Ibn Toumert, les musulmans doivent être, à l'instar des kharidjites, gouvernés par le meilleur des musulmans, et les « meilleurs musulmans » de l'époque, on les trouve au Maroc, enfin au Maghreb extrême.

Ces Almohades sont d'origine berbère. Ils vont considérer qu'ils sont les nouveaux compagnons du Prophète et que le berbère doit être une langue ayant une noblesse comparable à celle qu'a la langue arabe, qui était la langue du Coran. Vous avez certains textes qui racontent qu'à l'époque, le Coran est traduit en berbère et que circulaient à l'époque des Corans berbères, mais on n'en a malheureusement pas trouvé la trace.

Ces Almohades prennent la succession des Almoravides et sont vaincus en 1212 par la coalition des princes chrétiens du Nord, ce qui va initier la fin de l'Andalousie. En effet, à partir de 1212, il ne reste que la grosse principauté de Grenade, l'émirat de Grenade, pour représenter la présence islamique dans la péninsule ibérique.

L'émirat de Grenade, à partir de 1232, parvient à se maintenir jusqu'en 1492, qui est également l'époque où les Européens posent le pied sur le Nouveau Monde. L'exceptionnelle longévité de cette dynastie dans cette région ne s'explique pas par une puissance particulière, même si la dynastie qu'on appelle la dynastie de Nasride a été particulièrement brillante sur le plan culturel. La raison de sa longévité tient particulièrement au fait que les royaumes chrétiens du Nord, de Castille et d'Aragon, se neutralisaient mutuellement, et l'un comme l'autre refusait que ce territoire musulman soit conquis par l'une ou l'autre de ces parties. La solution va venir lorsqu'il y aura l'union d'Isabelle la Catholique avec Ferdinand d'Aragon qui débouchera sur une alliance des deux royaumes et donc sur la fin de l'émirat de Grenade.

Pourquoi cette période est-elle mythique ?

Elle est mythique à plus d'un titre dans la mesure où on a beaucoup invoqué, justement, la présence des musulmans en Espagne comme ayant favorisé des contacts entre les trois grandes religions monothéistes. Dans cet espace ont cohabité les trois monothéismes, mais cette situation n'est absolument pas originale pour le Dar al-islam. Tous les pays et toutes les régions qui ont été dominés par un pouvoir musulman ont dû composer avec les différentes minorités confessionnelles qui s'y trouvaient auparavant. En théorie, cette alliance, cette autorisation de vivre sous pouvoir musulman, est caractérisée et dénommée par ce que l'on appelle le Pacte de dhimma. Mais cette dhimma, ces obligations contractuelles qui vous permettaient de vivre sous une autorité musulmane, n'était pas exclusivement appliquée aux Ahl al-kitâb, c'est-à-dire aux populations du Livre, les gens qui reconnaissaient un monothéisme abrahamique. En effet, même dans l'espace persianisé qui à l'origine était plutôt zoroastrien, donc des gens qui étaient plutôt des adorateurs du feu, ou dans l'espace indien, un peu plus tard, vous avez eu une possibilité de continuer à vivre sous une domination musulmane, même si la coexistence n'était pas toujours pacifique et était caractérisée par une certaine violence.

Les sources ont enregistré l'application de cette dhimma en Al-Andalus à travers le Pacte de Tudmir qui daterait de 716 et qui a été signé entre un chef militaire arabo-musulman et un comte chrétien qui s'appelait Théodomir, que les sources arabes appellent Tudmir, et qui explique

justement quelles sont les conditions de soumission des populations wisigothiques dans la région de Murcie, dans l'est d'Al-Andalus.

Encore une fois, ce pacte est le seul qui nous soit resté, mais ce type de pacte a dû être signé à de nombreux endroits dans la péninsule.

Ce pacte nous explique les modalités selon lesquelles les différentes communautés confessionnelles pouvaient coexister sous domination musulmane. À partir de là, on a brossé un tableau disant justement qu'on était dans la coexistence, dans l'évitement. Vous avez des historiens qui ont émis l'hypothèse selon laquelle les juifs étaient regroupés dans des quartiers juifs, les chrétiens dans des quartiers chrétiens, et il s'avérerait, d'après les recherches actuelles, que ceci soit complètement faux. En fait, les communautés confessionnelles n'étaient pas regroupées dans des endroits puisqu'on a retrouvé dans les sources la trace de la juxtaposition. Vous avez des synagogues qui jouxtent des propriétés musulmanes. Évidemment, vous avez la même chose avec les chrétiens. Vous avez un assouplissement du cadre de dhimma qui normalement interdisait la construction de nouveaux bâtiments de culte. On sait très bien qu'il y a des églises qui ont été construites. Et vous avez même – encore une fois, le fait est débattu chez les archéologues – la grande mosquée de Cordoue, qui est à l'origine l'église Saint-Vincent de ladite ville, qui est partagée entre les chrétiens et les musulmans, d'après Ibn Idhari, un chroniqueur maghrébin postérieur.

Il faut faire attention justement. La mythification d'Al-Andalus pose aussi problème parce qu'aujourd'hui vous avez certains courants réactionnaires qui considèrent que tout ceci n'était qu'une belle histoire, que les différentes communautés ne coexistaient pas de manière pacifique. Ils invoquent pour cela l'étude des sources juridiques arabes, mais ceci est problématique dans la mesure où c'est comme si on essayait de faire l'histoire du XXIe siècle à partir du Code civil contemporain. Si vous lisez un Code civil, vous verrez qu'il est interdit de faire certaines choses qui malheureusement se font dans la vie quotidienne. Il est nécessaire de restaurer un principe de réalité quand on travaille sur cette période.

Il revient à un spécialiste de la littérature du XVIe siècle, qui s'appelle Américo Castro, la paternité du terme de « convivencia ». La convivencia, c'est la coexistence pacifique entre les trois grandes confessions qui étaient présentes sur le territoire ibérique, sur le territoire de l'Al-Andalus. Cette convivencia s'est traduite justement par l'emploi de certaines catégories de personnes auprès de la cour des califes ou des émirs, des princes de l'époque. En effet, par exemple, on connaît, pour la communauté juive, la participation au pouvoir de Hasdaï ibn Shaprut, qui était un médecin juif qui était tellement proche du calife que celui-ci l'a employé dans différentes actions diplomatiques. Évidemment, ce sont des gens qui étaient particulièrement proches du pouvoir et tous les membres des différentes communautés confessionnelles n'étaient pas associés aussi intimement à son exercice. Cela dit, la coexistence entre les représentants de ces grandes confessions était beaucoup plus importante que celle qu'une certaine historiographie a voulu minorer.

Quel héritage nous a légué cette période ?

Il reste de nombreuses traces de l'héritage andalou sur le territoire ibérique puisque, évidemment, au niveau architectural, classiquement, vous avez des mosquées qui ont été reconverties en églises et dont il reste des minarets. Il est inutile de présenter encore une fois la cathédrale de Cordoue qui est la perle de la ville, ainsi que, évidemment, l'Alhambra de Grenade qui est également une trace de la richesse culturelle du pays.

Les contacts entre les différentes communautés ont permis également la diffusion d'un certain savoir. Ce savoir n'était pas forcément produit en Al-Andalus. Il était produit dans le coeur du Dar al-islam, en Orient, dans le Machrek, mais il a circulé, il a transité dans la ville de Tolède, par exemple, qui après 1085, en devenant chrétienne, a permis

l'éclosion d'écoles de traduction qui ont permis l'extension de ce savoir au reste de l'Occident. Et vous avez, encore une fois, des médecins qui ont échangé des pratiques. Évidemment, Al-Andalus n'est pas le seul lieu de contact. À chaque fois que vous avez des communautés confessionnelles différentes qui ont cohabité, il y a eu des échanges, il y a eu une diffusion des connaissances des différents mondes, que ce soit au Proche-Orient avec les croisades et également en Sicile.

Parmi l'héritage andalou, on a la contribution particulière d'Ibn Rochd, que les Occidentaux connaissent sous le nom d'Averroès, qui a été le grand commentateur d'Aristote et dont la pensée s'est diffusée, y compris dans les écoles occidentales, dès les XIIe et XIIIe siècles.

Qu'en est-il de la tolérance à l'égard des différentes cultures ?

Le concept de tolérance est un concept qui est anachronique sur la période dont on parle. L'Al-Andalus est un territoire qui a existé entre 711 et 1492 et est donc un terrain typiquement médiéval. Or, la tolérance est née à partir de l'époque moderne. « Tolerare », en latin, signifie « supporter un fardeau ». Au XVIe siècle, on considère qu'il faut tolérer les protestants dans les pays catholiques, c'est-à-dire qu'en fait on est obligé de supporter quelque chose contre lequel on ne peut rien. On a essayé d'éradiquer le protestantisme. Cela n'a pas marché. Donc il faut bien faire avec. Progressivement, la notion va acquérir une connotation positive, dès le XVIIe siècle, puis surtout avec les philosophes des Lumières qui vont en faire justement le paradigme de la tolérance face à l'intolérance de l'Église catholique et de la situation occidentale.

De plus, il faut noter que ce concept de tolérance a été remis sur le devant de la scène par les courants de pensée juifs allemands dans le cadre de leur émancipation, à partir de 1871. Ils ont exhumé la situation qui a eu lieu en Andalousie pour essayer de comprendre quels étaient les manques de leur société du XIXe siècle, dans l'espace germanique. C'est à partir de ce motif que les écoles historiographiques européennes vont réfléchir sur la tolérance, la coexistence ou la convivencia en Andalousie. C'est un débat qui est actuellement récupéré par l'extrême droite pour justement nier l'effectivité de la coexistence andalouse.

Pour aller + loin

Pierre Guichard, Al-Andalus. Une histoire de l'Espagne musulmane, Paris, Fayard, Pluriel, 2000.

Brigitte Foulon et Emmanuelle Tixier, Al-Andalus. Anthologie, Paris, Flammarion, GF, 2000.

Guy Saupin, Rémy Fabre et Marcel Launay, La tolérance. Actes du colloque international de Nantes, 1998, Rennes, PUR, 1999.

Campus numérique consacré à la pensée, à l'histoire et aux cultures de l'Islam.

www.campuslumieresdislam.fr
contact@campuslumieresdislam.com